

L. E.

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

16^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

PAUL BOURGET.....	RODOLPHE BRUNET
IDÉAL.....	MISS EHRTONE
L'AVENIR DE LA FRANCE.....	A. GUIDÉ
LA SAINTE-CATHERINE.....	RÉMI TREMBLAY
CŒRULEUM MARE.....	CHARLES RENAULT
UNE RELIQUE.....	P. G. ROY
LES FEUILLES SONT TOMBÉES.....	DR. A. MORISSET
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL.
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BÉDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1891

Le National

Renseignements.



LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00
Quatre mois.....70 cts

Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boite Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez E. J. Devius.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau.

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable **REMÈDE** pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est *brunie par le soleil*, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8. RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

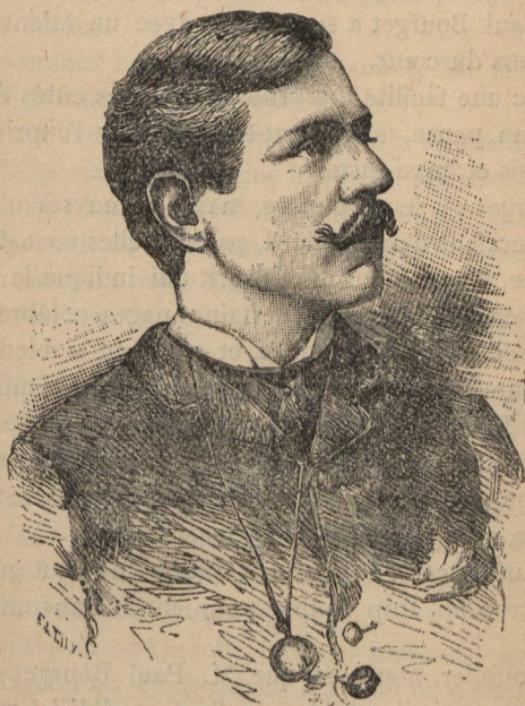
Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



PAUL BOURGET.

M. PAUL BOURGET.

D’ARMY les maîtres de la littérature française d’aujourd’hui, M. Paul Bourget est, peut-être, celui qui a recueilli le plus de sympathies.

Et d’admiration qu’ont causée : *Cruelle Enigme, Mensonges, le Disciple* et surtout *un Crime d’Amour* augmente avec le nombre de lecteurs et plus encore avec celui des lectrices !

C’est que M. Paul Bourget a su peindre avec un talent incomparable toutes les sensations du cœur.

Il a scruté, avec une facilité merveilleuse tous les côtés de l’amour et il a dit ce que chacun pense, sans peut-être pouvoir l’exprimer dans des termes aussi choisis et aussi justes.

“ M. Paul Bourget est jeune encore, mais ses œuvres n’ont pas d’âge ; à ceux qui les jugeraient d’un vieillard, parcequ’elles sont d’une perfection matérielle achevée, d’une maturité d’esprit qui indique le travail des années et de la pensée, on montrerait certaines pages célèbres par leur fraîcheur et leur vivacité toutes juvéniles, et elle font si bien corps avec le reste, qu’on ne saurait voir une mosaïque dans cet ensemble.....

L’œuvre de M. Bourget est déjà considérable; elle ne contient guère de parties faibles; certaines autres sont définitives : nous parlons de ses *Essais de Psychologie contemporaine*, qui parurent en 1883, et le firent connaître même à l’étranger, et apprécier des esprits sérieux.....

Son talent est un de ceux auxquels la critique ne peut guère s’attaquer ; il est trop varié, trop fin, trop souple pour entrer dans une thèse, un système.”

Il ne faut pas oublier, non plus, que M. Paul Bourget est un poète, et un poète distingué ; mais il semble que l’auteur d’*Edel* cultive beaucoup moins, maintenant, la Muse qui favorise à sa manière, ses aimés et ses fidèles.

C’est à sa prose qu’il doit son riche bien-être et sa gloire principale.

M. Paul Bourget, dans *Un Crime d’Amour*, étudie le cœur de la femme, en montre les faiblesses et en révèle les secrets avec une force d’analyse qui lui est propre.

“ C’est dans ce livre, écrit-il, que j’ai dit le plus sincèrement ce que je pense sur quelques-uns des problèmes essentiels de la vie morale à notre époque.”

Plus loin dans une page descriptive, il demande : “ Quelle est la femme mariée qui n’a pas caressé cette chimère d’une conciliation entre l’infidélité du cœur et la foi jurée à son mari ? ”

Il nous est permis de différer d'opinion, là-dessus, avec M. Bourget.

Malgré notre admiration pour l'auteur d'un si grand nombre de pages admirables et bien pensées, nous ne pouvons cependant nous associer à cette idée que l'honneur chez la plupart des femmes soit descendu aussi bas, et que la majorité de ces dernières se soient plongées dans un tel avilissement !

Nous admettons que le plus grand nombre de coquettes méritent ces vérités, mais nous sommes sincèrement persuadé que la femme en général est un être qui mérite, à tout point, notre culte et nos hommages, notre respect et notre amour.

Aussi, nous sommes heureux de le constater, M. Bourget admet des exceptions, mais de charmantes exceptions.

Sans doute qu'une nature pénétrante comme la sienne a dû choisir dans un acte récent de sa vie, la compagne idéale de ses rêves réalisables !

Nous sommes donc heureux d'offrir aujourd'hui, aux lecteurs du RECUEIL LITTÉRAIRE, le portrait de l'écrivain qui a si bien analysé les désirs et les passions qui tourmentent notre humanité.

Jamais style ne s'est rencontré aussi personnel, aussi magique et plus parfait.

Il est *lui* dans toutes ses phrases, dans toutes ses pensées.

M. Paul Bourget n'est pas encore membre de l'*Institut*, mais il n'en est pas moins un maître dans la littérature française.

Si nous ne pouvons approuver, sous tous rapports, les idées de l'auteur d'*Un Crime d'Amour*, — son principal ouvrage d'après M. Jules Lemaître — mais admirons le psychologue et charmant écrivain qui a su peindre “ la religion de la souffrance humaine.”

Car, de nos jours, on ne cherche plus ces prétendus grands talents qui se font une réputation en étant élèves d'un tel et d'éminents classiques.

On acclame le génie, et on a raison, chez celui qui laisse de côté les idées d'un siècle qui n'a pas vu tous les progrès de l'art, pour se faire un style à lui, et exprimer une idée neuve avec une phrase nouvelle.

Or, M. Paul Bourget a droit à toutes ces admirations, et c'est pour nous un bien grand plaisir de pouvoir mêler la nôtre à celle de nos aînés de la mère-patrie.

Nous aurions aimé qu'un si habile psychologue du cœur humain fut venu au Canada, il aurait trouvé où il trouverait chez nos Canadiennes des sujets dignes de son attention.

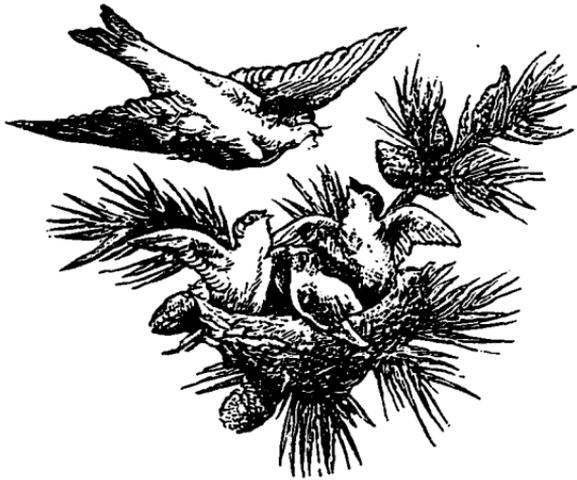
Nous serions fiers d'occuper pendant une heure l'esprit du célèbre écrivain que la gloire couronne.

M. Paul Bourget s'est fait une école à lui, dont il sera toujours le maître.

Il restera l'une des célébrités les plus brillantes de notre langue et ses pensées écrites dans un style admirable ne perdront jamais rien de leur vivante actualité.

On ne pourra oublier que M. Paul Bourget est l'indispensable compagnon de tous ceux qui aiment à voir la peinture réelle de leurs sentiments les plus intimes.

RODOLPHE BRUNET



IDÉAL.

L'eau partout ; nul îlot, nul cap, nul promontoire ;
L'eau, désespérément glacée, unie et noire ;
D'un côté, prolongeant sans fin son lent assaut,
De l'autre clapotant au pied d'un mur si haut
Qu'il se confond avec le ciel à jamais sombre,
—Enigme inviolée—Auprès, telle qu'une ombre,
Une barque s'enfuit, triste éternellement,
S'éclairant d'un fanal au blafard tremblement
Si pâle qu'on dirait un cierge mortuaire,
Dont l'épaisse fumée étend, comme un suaire,
Sa nappe blême autour du ténébreux esquif
Que font frissonner l'onde et l'effort convulsif
Du rameur, blasphémant l'abîme affreux qu'il froisse,
Meurtri par l'aviron, haletant sous l'angoisse
De voir un coin de terre où reposer ses pas
Songe, que n'ont révé les mages ni les brahmes !

L'on n'y pourrait ouïr rien que le bruit des rames
Et par instants, le cri rauque d'un remorqueur
Dont le râle insensé, glaçant la vie au cœur,
Invisible, rendrait cette nuit plus sinistre,
Nul vent n'agiterait les flots rayés de bistre
Par le feu du flambeau, nul son, nul souffle humain
Ne viendrait réveiller son lugubre chemin :
Toujours l'obscurité froide qui recommence,
Et la vague qui monte, et la terreur immense
Qui remplit cet errant d'un délire effréné....

Ce serait là l'Enfer horrible du Damné.

Druyes (Yonne, France)

MISS E. EHRTONE.



L'AVENIR DE LA FRANCE

(Suite et fin)

L'EXPÉDITION d'Alger fut le legs suprême de la Restauration à la France ! Il était réservé aux Bourbons, à cette famille, qui pendant de longs siècles, avait présidé aux destinées de la France, de doter la Patrie de la meilleure de nos colonies, tout en ajoutant une page glorieuse à l'Histoire de notre pays.

Les efforts de plusieurs puissances s'étaient, depuis longtemps bien des fois brisés contre ce repaire de pirates et de brigands, qui s'appelait Alger. À la suite d'une insulte faite par le Dey d'Alger à notre consul, Monsieur Deval, la France résolut d'en finir pour toujours avec ces écumeurs de mers et pour la première fois, la conquête d'Alger fut émise dans les conseils de Restauration.

Les préparatifs de cette grande et difficile entreprise que tant d'autres n'avaient pu mener à bonne fin, s'achevaient au mois de Mars 1830.. L'embarquement fut terminé le 17 mai ; le 12 Juin, Alger apparut à notre armée, qui brûlait de rejoindre l'ennemi et dans la soirée du 4 Juillet suivant la ville tombait en notre pouvoir ! Le gouvernement algérien qui avait si longtemps bravé l'Europe n'était plus. L'armée Française fit son entrée à Alger le lendemain 5 Juillet et délivra les prisonniers chrétiens retenus au bagne. Le trésor et le matériel de guerre trouvés dans Alger excédèrent de cinq millions les dépenses des ministères de la Guerre et de la Marine. Combien peu, la France a remporté de victoires de ce genre.

La conquête d'Alger fut le testament politique de la Restauration et le Gouvernement de Louis Philippe dut pendant plusieurs années, envoyer des armées pour conserver aussi bien que pour soumettre l'Algérie, ce pays plus vaste que la France.

Ce ne fut pas sans de grands sacrifices d'hommes et d'argent que la France parvint à planter pour toujours, espérons-le, son drapeau sur le sol africain, et sans l'indomptable énergie de nos officiers et le courage surhumain de nos soldats, cette noble et fructueuse entreprise eut certainement échoué.

Qui de vous Messieurs, ne connaît ce fameux fait d'armes, pour n'en citer qu'un entre tous, où 123 Français, enfermés dans le village de Mazagran et commandés par le Capitaine Lelièvre, résistèrent pendant plusieurs jours à 12.000 Arabes. Cela se passait en 1840 et quelques années après, en 1844, l'Emir Abd-el-Kader, qui était l'âme de la résistance, fit sa soumission. L'Algérie était enfin devenue Colonie Française.

À la chute de Charles X la France était tombée sous le régime de Juillet et subit pendant dix-huit ans, de la part de l'Angleterre, tout une série d'affronts, conséquences fatales du système de la paix à tout prix.

Laissant de côté les troubles intérieurs, qui agitèrent la France de 1848 à 1852, signalant en passant le Coup d'Etat, qui vint mettre les destinées de notre pays entre les mains du neveu de celui que l'Histoire appelle Napoléon le Grand, ne mentionnant que pour mémoire les guerres du second Empire, guerres quelquefois glorieuses, mais toujours inutiles, quand elles n'étaient pas fertiles en résultats dangereux pour la Patrie, nous arrivons à cette grande crise nationale, à cette guerre néfaste de 1870 qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Je n'aborderai pas. Messieurs, le récit de la guerre de 1870-71 ; du reste les faits qui la signalèrent nous semblent si connus, qu'il serait peut-être superflu, lors même que le temps nous le permettrait, de faire un récit, même rapide, des événements douloureux, dont le sol de notre malheureux pays fut le théâtre !

Après quelques légers succès, qui semblèrent sourire aux armes de la France, Napoléon III s'en alla bientôt, laissant derrière lui, la ruine, le sang et le profond abaissement de la Patrie.

Et pourtant un Ministre de la Guerre, un Maréchal de France, le général Lebœuf ne cessait de répéter aux députés, aux officiers, à ses amis partout et à propos de tout : " Je suis prêt. Jamais nous n'avons été aussi " prêts ; jamais nous ne le serons aussi bien. "

Non ! la France n'était pas prête et nous entrions en campagne avec 300.000 soldats, alors que dès l'ouverture des hostilités, la Prusse, ou plutôt toute l'Allemagne coalisée, était en mesure de lancer sur nous près de 900.000 hommes. Et ce chiffre s'augmentait tous les jours d'une réserve et d'une landwehr préparées, équipées, exercées depuis longtemps, de sorte que bientôt, il nous fallut combattre un contre cinq, huit contre dix.

Voilà comment la France était prête. Aussi dès le début de la guerre 8.000 hommes d'infanterie et 9.000 cavaliers (en tout 17.000 hommes) se trouvèrent-ils en face de l'armée du Prince Royal de Prusse, forte de 183.000. C'était la proportion d'un français contre onze allemands, lutte démesurée on le voit. Malgré cette infériorité numérique et bien que les Français fussent cruellement décimés, ce ne fut que devant l'imminence d'une défaite incontestable que l'on battit en retraite. Les alliés allemands s'installèrent à Wissembourg et la campagne du Rhin, comme l'avait emphatiquement appelée Napoléon III, devenait hélas ! la campagne de France ! cette guerre allait s'appeler d'un nom sinistre et terrible : l'Invasion !

Nous fîmes vaincus, c'est vrai ; mais, nous ne pouvions pas ne pas l'être

dans une lutte aussi inégale. Ce ne furent pourtant pas les traits de courage, ni les dévouements qui manquèrent, et l'Empereur Guillaume, dans une de ces actions décisives où les Français écrasés par le nombre, vendaient chèrement leur existence, ne put s'empêcher de s'écrier à la vue de l'héroïque manœuvre de nos soldats, courant comme des lions au devant de la mitraille : " oh ! les braves gens ! "

Qui de vous n'a pas entendu parler de la charge légendaire des cuirassiers à Reischoffen ? Ecoutez ces quelques paroles vibrantes d'orgueil patriotique d'un académicien français, Monsieur Jules Claretie : " L'Histoire n'oubliera pas ces cuirassiers épiques ! C'était les Seme et gеме " Cuirassiers, ces hommes de fer, grands et forts, pareils à ses géants sur " leurs chevaux solides Il leur fallait traverser le village de Morsbroun " descendre dans le vallon, se reformer et recharger encore. Dans le village les Allemands embusqués, tirent à bout portant sur la trombe humaine qui passe. Au delà de Morsbroun, les batteries ennemies couvrent le vallon d'une pluie de fer. Les cuirassiers ont à traverser des houblonnières où leur casques et leurs sabres s'enchevêtrent, où les obus des Allemands les écrasent ! Qu'importe ! On les voit descendre sur cette terre qui frémit sous les pieds des chevaux. Décimés, foudroyés, ils s'élancent, encore et tandis que l'armée s'éloigne, ils donnent en se faisant tuer, le temps aux vaincus d'éviter la mort. La mitraille avait fait son œuvre ; le Seme et gеме cuirassiers n'existaient plus. "

Enfin cette guerre terrible allait prendre fin, à la grande satisfaction de la France épuisée, mais à la satisfaction non moins grande de l'ennemi, qu'une résistance à outrance inquiétait, et que la crainte d'une prolongation d'hostilités rendit peut-être quelque peu moins dur sur les conditions de la paix.

Je ne m'attarderai pas à reproduire ici, les impitoyables exigences formulées par le vainqueur contre lesquelles il fallut lutter pied à pied ; je vous demanderai seulement la permission de terminer cette partie de mon travail en vous rapportant un exemple peu connu, mais bien typique de patriotisme individuel, que je cueille au hasard dans un livre, où sont rapportés les événements de la campagne 1870-71.

" La ville de Saint Dizier, située dans l'Est de la France, fut une des " plus éprouvées par l'occupation prussienne. Pendant plus de six mois " elle servit d'ambulance générale aux belligérants et les maladies contagieuses y firent de nombreuses victimes. Une simple religieuse converse de la Charité de Besançon, attachée au collège libre, transformé " en hôpital, donna l'exemple du dévouement le plus absolu pour les blessés français ou allemands, qui furent confiés à ses soins. La robuste

“ constitution triomphait de toutes les fatigues, comme son courage sur-
“ humain surmontait toutes les répugnances.

“ L'Etat-major allemand la signalait dans tous ses rapports comme un
“ prodige de dévouement de charité internationale. Quand la paix fut
“ signée et le collège en mesure d'être évacué, un officier supérieur alle-
“ mand, voulut au jour du départ, adresser les remerciements officiels de sa
“ nation à l'humble infirmière. Il la mande dans la grande cour de l'éta-
“ blissement, fait ranger ses soldats en bataille autour des convalescents,
“ qui vont partir et adresse à Sœur Adèle la harangue suivante :

“ Madame, je veux avant de retourner au pays, vous adresser les parti-
“ culiers remerciements de l'armée allemande. Sa Majesté, l'Empereur
“ Guillaume, à qui nous en avons fait le rapport, vous remercie et vous
“ enverra dans quelque temps, une décoration du glorieux empire, pour
“ reconnaître vos désintéressés services. En attendant cette marque de
“ son impériale justice, je vais vous donner une preuve de sa haute estime
“ en vous embrassant en son nom.

“ La pauvre sœur donnait avec sa tête des marques de dénégation et
“ de dégoût non équivoques. Le colonel avançant toujours, pour exécu-
“ ter sa consigne, elle n'hésita pas et de sa vigoureuse main, lui donna le
“ plus beau soufflet qu'il eut reçu de sa vie !

“ Sœur Adèle, son devoir de Française rempli, s'éclipsa dans son dispen-
“ saire aux applaudissements frénétiques des convalescents Français, qui
“ étaient aux fenêtres.”

Quelle patriote que cette bonne fille de la charité ! Ne vous semble-t-il pas que son soufflet vengeait la France !

Quand une nation produit des actes de dévouement et de patriotisme comme ceux dont je viens de vous parler (et on les compte par milliers dans la dernière guerre) cette nation ne peut pas mourir !

Elle se relève vite ! La France actuelle, comparée avec la patrie déchirée de 1871 en est une preuve palpable ! La France actuelle calme, digne, mais fière devant l'ennemi commun avec sa Marine, qui vaut celle de la Grande-Bretagne et sa belle Armée de terre, la première du monde !

Les ennemis eux-mêmes le reconnaissent avec une rage jalouse

JUSTIFICATION DE LA FRANCE

Permettez-moi avant de prendre congé de vous, de repousser en quelques mots les injures que fréquemment, vous voyez jetées à la face de la Grande Patrie Française, soit par des feuilles allemandes, américaines, italiennes ou autres. En vengeant le pays de vos pères je vous vengerai vous-même : car votre titre de Canadien-Français vous désigne à leur haine et vous n'êtes pas épargné dans leurs calomnies.

Vous les connaissez comme moi, ces journalistes pudibonds, qui ne manquent pas de servir à leur clientèle vertueuse, un plat mensuel, sinon hebdomadaire, fortement pimenté d'insultes et de grossièretés contre la France. Vous connaissez le vieux cliché ! La France est pervertie, pourrie, Paris, la nouvelle Babylone, n'est qu'une ville de corruption et de scandale où il n'y a plus place pour ce qui est pur, beau, noble et grand ! Halte-là s'il vous plaît, écrivassiers de mauvaise foi ! De deux choses l'une, ou vous connaissez Paris, ou vous n'en parlez que par oui-dire, après avoir puisé les insanités que vous débitez sans vergogne, chez des écrivains de votre acabit .

Si vous connaissez Paris, vous n'ignorez pas que ses vices sont moins les siens que les vices cosmopolites, débordant sur nous et dont nous portons la responsabilité, des lords anglais, des millionnaires américains, des boïards russes, des barons ou princicules allemands et autres !.....

De quoi se compose en grande partie, ce monde interlope et nauséabond de viveurs et de femmes galantes, sinon de gens appartenant à toutes les nationalités ! On parle toutes les langues dans ce milieu honteux, où avec de l'or, on peut se vautrer à qui mieux mieux dans la fange des orgies les plus monstrueuses.

Voilà ce que vous devez savoir, si vous connaissez Paris. Mais ce que vous ne devez pas ignorer non plus c'est qu'à côté de ce Paris perverti, corrompu, dont vous faites le plus bel ornement, vous, étrangers que je viens de nommer, il y a le Paris qui travaille, qui pense et qui prie.

Où donc trouverez-vous comme à Paris, comme en France, ces artistes hors ligne, ces écrivains éminents, ces penseurs profonds, ces orateurs superbes, ce monde immense de travailleurs enfin, qui ont fait appeler à juste titre, Paris, la Capitale des lumières. Montrez-nous donc dans une de vos grandes villes, ces nombreuses communautés d'hommes qui ont renoncé à toutes les jouissances de la terre, qui pour enseigner et donner l'éducation à la jeunesse, qui pour aller porter dans tous les pays et sous tous les climats, le flambeau de l'Évangile qui pour se livrer dans le silence du cloître à l'étude des grandes et éternelles vérités. Avez-vous surtout nulle part comme à Paris, des milliers de Saintes Filles, qui se sont faites épouses du Divin Crucifié, pour prendre soin, tout à la fois, de l'âme et du corps des malades, des orphelins, des vieillards, de tous les déshérités de la terre. Ces hommes de bien, ces nobles filles s'appellent légion et Paris, comme la France, les dispersent aux quatre coins du monde.

Voilà le vrai Paris, que vous ne connaissez pas, dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Vous jugez Paris par les milieux que vous y avez fréquentés, et vous en avez pris comme vous cherchez à en communiquer

aux autres, la plus incomplète, la plus fausse, la plus injuste idée. Aussi rentrés chez vous, vous vous voilez hypocritement la face en en parlant et vous vous déchaînez avec d'autant plus de violence et de fureur contre nos folies, que vous y avez pris vous-mêmes, une plus large et plus honteuse part

Et ce que vous trouvez dans la capitale de la France, vous le trouverez dans la France entière, car c'est la France entière, la France de vos Pères Messieurs, qui alimente ce grand foyer intellectuel, charitable, industriel qui s'appelle Paris ; car les départements de France, la Province, sont le cœur de notre pays, comme Paris en est la tête, ce qu'a fait dire à un homme d'esprit que : " si la France a quelquefois mauvaise tête elle a " toujours bon cœur."

Aimons donc la France, Messieurs, aimons-la d'autant plus qu'elle a souffert davantage, aimons-la en nous souvenant de ses belles et grandes destinées dans le monde. Si elle est en ce moment-ci, dignement recueillie, si elle ne domine plus par les grands coups d'épée, elle a su pourtant conserver une prééminence incontestable dans les conquêtes morales, intellectuelles et religieuses. Le Drapeau de la France se distingue entre tous, parcequ'il est toujours accompagné ou précédé de la croix.

C'est avec la croix que notre armée de missionnaires, de sœurs de charité qui compte des milliers de soldats dans les cinq parties du monde quitte la France pour aller remplir sa mission sublime sous tous les climats.

C'est avec et au nom de la croix, qu'un Prince de l'Eglise, le bras droit de Léon XIII, le Cardinal de Lavigerie, mène avec l'ardeur de l'apôtre sur les sables brûlants de l'Afrique, la philanthropique et chrétienne campagne anti-esclavagiste.

Voilà pourquoi la France vivra, grande et respectée, voilà pourquoi Dieu protégera toujours la France, parceque la France sera toujours le Soldat de Dieu

A. GUIBÉ



LA SAINTE-CATHERINE.

CEST aujourd'hui la fête de Sainte-Catherine. Nos lecteurs savent cela et si nous constatons le fait, ce n'est pas pour leur annoncer une nouvelle, mais pour saluer un anniversaire dont le retour rappelle à chacun des souvenirs qui, loin d'être effacés par l'aile du Temps, deviennent de plus en plus chers à mesure que le vieux reître poursuit sa course implacable et ininterrompue.

Qui ne se rappelle les joyeuses fêtes d'antan, les agréables parties de plaisir auxquelles le retour de la Sainte-Catherine donnait lieu autrefois, surtout dans nos bonnes vieilles paroisses où l'on conserve encore plus qu'ailleurs, le culte des traditions et les mœurs patriarcales de nos aïeux ?

Qui ne se rappelle avoir vu les longues files de voitures d'hiver attelées de chevaux fringants, glissant rapidement au bruit argentin des clochettes, qu'accompagnait en sourdine la musique quelque peu fantaisiste d'un ménétrier du crû, raclant un violon plus ou moins faux ?

La joie était peinte sur tous les visages ; les garçons avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête ; les campagnardes, au teint vermillonné par l'air froid, étalaient leurs toilettes ravissantes. Puis, lorsqu'on s'était bien promené, lorsqu'on s'était bien saturé d'air pur et de soleil, on se réunissait chez quelque brave *habitant* assez heureux pour avoir une épouse répondant au doux nom de Catherine.

L'héroïne de la fête recevait un bouquet. Les danses succédaient aux chansons, les chansons aux danses. On prenait un coup en vertu de l'axiome que *les Canadiens ne sont pas des fous*, et la tire aux reflets dorés faisait son apparition.

Comme on savait s'amuser alors ! Comme chacun sefforçait de se rendre aimable sans empêcher les autres de faire ressortir leurs talents de société. Les héros de convention n'avaient pas encore été inventés, et personne ne cherchait à s'imposer au détriment des autres ! Les vieilles filles elles-mêmes prenaient part à la joie commune, et tout dans leur maintien faisait voir qu'elles étaient heureuses de coiffer leur sainte patronne.

Hélas ! la race des vieilles filles a disparu. Elle a partagé le sort d'une foule de traditions et de préjugés. Nous n'avons plus que des jeunes personnes dont l'âge varie de vingt-six à quarante-huit ans. Sommes-nous devenus meilleurs pour cela ? Hélas non ! qu'on nous rende nos illusions, nos préjugés, nos traditions, nos vieilles filles et la bonne tire des jours anciens. Nous n'y perdrons rien et la fête de Sainte-Catherine y gagnera beaucoup.

COERULEUM MARE

SONNET

Un jour, Satan se dit : “ L’homme est un misérable !
“ Lui-même il cherche bien comment se tourmenter,
“ Mais ce n’est point assez.—Ne pourrai-je inventer
“ Un supplice dernier torture intolérable ?

Il remua longtemps, fouilleur inexorable,
Tout son musée ancien fait pour épouvanter,
Mais sans rien découvrir qui pût le contenter.
Belzébuth se senait d’une humeur déplorable.

Soudain, il tressauta, puis se toucha le front ;
L’idée avait jailli de son crâne fécond,
Comme le feu lancé par son œil ironique.

Sa bouche se fendit en un rictus amer
Puis il partit d’un rire immense, satanique.
Le Diable avait trouvé : c’était le mal de mer !

CHARLES RENAULD

En mer à bord de *La Champagne*,

27 Nov, 1890.



UNE RELIQUE.

CEUX qui après le travail ardu de la journée ont l'habitude d'aller prendre quelques minutes de repos sur la terrasse Frontenac, cette promenade favorite du flâneur, ont sans doute remarqué une ancre toute rouillée déposée sur une petite plate forme à quelques pieds du Kiosque Potvin. Cette ancre a été relevée sur la batture de l'Île-aux-Oeufs, communément nommée Banc-des-Anglais, par l'équipage d'un des vaisseaux de M.M. Gagnon et frères de Québec, armateurs et propriétaires de scieries sur la rivière Pentecôte, dans le golfe Saint-Laurent.

A quel navire appartenait cette ancre et comment expliquer sa présence sur la batture de l'Île aux Oeufs ?

Remontons à cette époque de notre histoire où commencèrent ces luttes sanglantes entre la France et l'Angleterre qui devaient se terminer par la perte du Canada.

Le trente juillet 1711, l'*Edgar*, portant le pavillon de l'amiral Hovenden Walker, suivi de soixante-et-dix-sept navires de guerre, sortait des passes de Vantasket et prenait majestueusement la haute mer. Le fier amiral s'en allait faire la conquête de la Nouvelle-France.

La flotte anglaise voguait depuis quelques jours sur le Saint-Laurent lorsque, pendant la nuit du vingt-deux août, un jeune capitaine d'infanterie se précipita dans les appartements de l'amiral Walker en lui criant : — Sir Hovenden ! nous sommes entourés de récifs !

L'amiral se moqua du capitaine et ne voulut pas se déranger. Mais le jeune officier insista tellement que sir Hovenden se rendit sur son banc de quart en robe de chambre et en pantoufles.

Le capitaine Goddard ne se trompait pas : l'*Edgar* était à la veille de talonner. Tout le monde était dans la consternation, un pilote canadien, prisonnier à bord du vaisseau amiral, était disparu et le capitaine lui-même avait perdu la tête. Il venait de faire dégager une ancre qui avait dérapé tout de suite et qui s'était perdue.

“ During all this Hurly burly, dit Walker dans la justification de sa conduite publiée quelques années après la perte de sa flotte, Captain Paddon had order'd an Anchor to be got clear, which, before I could forbit it, was let go so that I directed the Cable to be cut, and so got off from the Shoar.”

Enfin Paradis fut trouvé. Le pilote canadien, prenant le commandement du navire, fit hisser toutes les voiles et bientôt l'*Edgar* fut hors de danger.

Les autres vaisseaux de la flotte ne furent pas si heureux. Huit gros transports vinrent s'éventrer sur les brisants de l'Île-aux-Oeufs et le lendemain onze cents cadavres jonchaient les criques de l'île.

L'ancre retrouvée par les marins de M.M. Gagnon et frère est-il celui de *l'Edgar* ? Nous le croyons. Le modèle de cette ancre est inconnu de nos jours et les traces laissées par la rouille prouvent qu'elle a fait un séjour prolongé au fond de la mer. Cette ancre ne peut avoir appartenu à un vaisseau marchand. Ces vaisseaux égalaient à peine en tonnage nos goëlettes d'aujourd'hui et il serait ridicule de croire qu'un vaisseau de cent à cent vingt tonneaux ait eu une ancre qui a dû peser plusieurs tonnes. Elle devait appartenir à un bâtiment de fort tonnage. Les vaisseaux de l'amiral Walker, seuls, ont fait naufrage en cet endroit. L'histoire n'en mentionne pas d'autres. D'ailleurs le journal de Walker ne permet pas de douter un instant. Il dit que *l'Edgar* a perdu une ancre sur la batture de l'Île-aux-Oeufs. Peut-on avoir une preuve plus positive ?

Qu'il nous soit permis d'exprimer un vœu. Pourquoi un de nos musées historiques ne se rend-il pas l'acquéreur de l'ancre de *l'Edgar* ? La relique en vaut la peine.

PIERRE GEORGES ROY

NOTE.—L'ancre dont il est parlé ici est maintenant à Montréal. Lorsque cet article a été écrit, il y a quelques mois déjà elle était sur la terrasse Frontenac à Québec.
P. G. R.



LES FEUILLES SONT TOMBES.

RÉVERIE

Novembre est apparu. Les feuilles mordorées
Ont jeté leur manteau sur le gazon frileux :
Et les brises d'automne, en notes éplorées,
Dans les grands rameaux nus soupirent leurs adieux.

Tout pleure. La rosée, aux cils gris des vieux arbres,
A suspendu, la nuit, ses larmes de cristal.
Et sur leurs fronts rugueux, blanchis comme des marbres
Le froid a mis sa lèvre et son baiser fatal.

Les oiseaux ont quitté nos forêts solitaires :
Plus de joyeux échos, plus de refrains charmants.
Ils se sont en allés vers des lieux moins austères,
Demander au soleil des rayons plus cléments.

Tout dort. Ou n'entend plus la chanson des mésanges
Se dérouler plaintive aux cris clairs des grillons
Ni les concerts naïfs des ramages étranges
Qui sortaient, tout craintifs... du nid des oisillons.

Aux cimes des grands fûts, dans les ramures grises,
Se balancent tremblants, les petits nids déserts,
Et leurs soyeux duvets, dérobés par les brises,
S'en vont, au gré des vents, se perdent dans les airs

Pauvres fils de la Vierge ! Allez fuyez bien vite !
Quittez ce monde ingrat' volez vers l'inconnu :
Peut-être que demain, le nid qui vous abrite,
Brisé par l'ouragan, jonchera le sol nu.

Les arômes subtiles de la jonchée humide
Montent aux cieux chargés de pleurs et d'abandons
En emportant, là haut, la prière timide
Des bois mystérieux, implorant leurs pardons.



Tout ce décor de deuil et de sombres mystères
Nous rappelle les Morts que nous avons aimés.
On croit voir, des sentiers, sortir des ombres chères
Cherchant leurs âmes sœurs avec des yeux fermés.

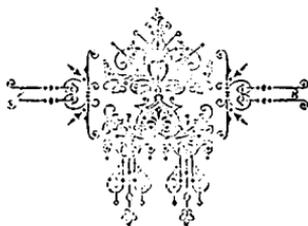
Une voix nous dit là : Que tout passe et tout tombe
Mais qu'un jour, tout au ciel, reflleurira vermeil
Et que pour nous mortels rien n'est vrai que la tombe
Où nous irons dormir notre dernier sommeil.

C'est là que le poète, au bras de la souffrance
Va promener sa peine et pleurer dans son cœur
Et que son œil de feu, tourné vers l'Espérance,
Entrevoit dans la mort le secret du bonheur.

Allez ! vous qui pleurez, fouler un bois d'automne :
C'est le refuge ouvert des cœurs inconsolés ;
Et là laissez votre âme effeuiller la couronne
Si pleine de parfums des beaux jours envolés .

DR A. MORISSET

Ste Hénéline Nov: 2 1891



L'AMOUR DE JACQUES

JE crois bien qu'au fond, cela le flatterait,—puisqu'il a tout à fait quitté Paris, d'entendre ici, dans ce village, son grand air fidèlement chanté chaque soir.

Pendant deux soirs de suite, on ne l'a pas chanté. Cela n'a rien de très extraordinaire ; assurément la chanteuse ne va pas, tous les jours, toute la journée, entonner le même couplet : ce serait de la manie ou du parti-pris.

C'est, égal de ne pas entendre son air des *Lauriers*, cela paraît étonner Jacques ; un peu plus, et cela le chagrinerait. Il se trouve très ridicule, il vient de s'administrer une bonne leçon : le prêche ne devait pas être éloquent, car Jacques a eu beau se sermonner ferme, Jacques ne s'est pas convaincu du tout. Voilà trois jours qu'il ne touche plus aux dominos, tous jours que, sous prétexte de grandes promenades, il tourne sempiternellement au coin du carrefour et fait deux cents pas sur la même route... Il se rappelle, maintenant, que la voix était faible, mais d'une fraîcheur bien pure. Une autre chose le touche : d'ordinaire on le chantait, cet air des *Lauriers*, d'une façon écourtée, sommaire ; au lieu que là, dans cette maisonnette de Chérisy, — au bout du monde : — la voix a chanté l'air complet, plus savant, plus difficile, l'œuvre d'art enfin. Cette preuve de goût irrite encore la curiosité de Jacques ; il y pense, y repense, et tout à l'heure, sans en avoir l'air, il a su, de maman Heurlin, que la maisonnette de la grille abrite un vieil apothicaire retraité, sa fille et une grosse bonne.

Ce n'est pas la bonne qui chante, bien sûr ; et Jacques, — qui n'a jamais eu de faible pour la pharmacie, — est tout près d'admirer les apothicaires qui ont des filles. Il s'est, très diplomatiquement, fait dire que celle-ci s'appelle Suzanne. Suzanne ! Un joli nom, bien doux et câlin, bien tendre !

Elle n'est pas affreuse, au moins, la jeune personne ? Affreuse ! Oh ! que non, par exemple ! Maman Heurlin ne voit rien de plus charmant qu'elle... et Jacques est sorti avec un petit trouble au cerveau. Une enfant toute jeune, qui s'appelle Suzanne, qui est jolie, qui chante l'air, mais l'air vrai des *Lauriers* ! Et voilà, du coup, toutes les leçons de la belle nuit bleue, toutes les troublantes leçons qui remontent au cœur de Jacques.

Il a interrogé encore. Maman Heurlin ne demande qu'à répondre. A dire vrai, après tout ce que Jacques lui a raconté après les confidences de toutes ses désillusions âcres, maman Heurlin s'étonna un peu de pareilles questions... Mais il les fait sans avoir l'air d'y toucher, sans insister, tout

discrètement, comme on vous frêle. Maman Heurlin s'est rassurée ; et puis avec Jacques, elle est un peu bavarde. Voilà si longtemps qu'elle ne parlait guère ! Elle se rattrape maintenant, elle fait les morceaux doubles ; et, quand elle voit le petit l'écouter, les yeux attentifs, en face d'elle, elle lui dirait des secrets d'Etat...

Il n'y a pas de secrets d'Etat, oh ! non... L'histoire de Suzanne est toute simple. Elle n'a jamais connu sa mère... (Voilà qui touche, en Jacques, la petite fibre de la pitié)... Elle a dix-sept ans... (Les trente-deux ans de Jacques s'attendrissent sur ces dix-sept ans là)... Elle est blonde... (Il y a donc encore des blondes vraies !)... Elle zézaie un peu... (Voilà un zézaïement que Jacques trouve naïf et enfantin à plaisir)... Elle sort d'un couvent, à Senlis... (Malgré son ami Charles, malgré la *Lanterne*, Jacques se découvre un faible, un faible mignon, tout neuf et très caché, pour les couvents aux dortoirs propres, aux arcades avec des roses, aux jolis cantiques traînants)... On dit qu'elle a étudié le violon... (Jacques n'a jamais aimé les petites violonistes, — mais son raisonnement lui dit aujourd'hui que c'est bien gracieux cette taille souple, ce violon si gentiment posé, ce geste du bras fin, ses doigts qui s'énervent, ces cils baissés !)... Elle soigne son vieux père... (Voilà qui est très bien !)... Elle va à la messe tous les dimanches... (Voilà qui est encore mieux !)

Entre nous, cet : " Encore mieux !" m'inquiète ; je crois qu'il nous faudra surveiller Jacques, et que, tout chemin menant à Rome, il pourrait devenir dévôt par curiosité. En attendant, — et c'est la cinquième fois de la journée ! — il part pour une " grande promenade " ; il ne reviendra peut-être que dans deux heures, — mais il n'aura pas été bien loin. Certaine grille nous donnerait de ses nouvelles.

Si la grille pouvait entendre, la grille serait bien étonnée. Elle connaissait l'air des *Lauriers* ; elle l'a entendu chanter, bien des fois, par une voix cristalline, capricieuse, qui lançait les notes en perles ; cela venait du jardin, le plus souvent de la maison ; cela ne surprenait pas la grille. Mais voici qu'aujourd'hui, tout à coup, les premières notes montent de la route. Elles sont bien graves, ces notes, bien vigoureuse et pleines ; elles ont un écho profond ; triomphalement elles montent, et grandissent encore et s'élèvent... Une émotion forte y tressaille ; — voilà bien des années que Jacques a trouvé l'air des *Lauriers*, et c'est la première fois qu'il le chante ainsi, en pleine nature, à l'air libre, pour un être qui doit s'émuouvoir à ce chant.

Personne ne répond tout d'abord ; dans la maison, rien n'a bougé ; on pourrait croire que la grille est seule à entendre. Dans la beauté du couchant pâle, dans l'atmosphère qui fraichit, dans ce petit frisson des choses

quand le soleil les quitte, en face de ce vieux mur et de ce lierre, et de cette maison à la fenêtre close, Jacques vient de jeter, à pleine voix, la dernière note du premier couplet. Il ne part pas : il reprend haleine seulement. Il va recommencer, il recommence ; et voilà que soudain, avec un léger tremblement, des timidités de son qui hésite, une autre voix a repris la seconde strophe. Jacques a chanté :

C'est trop cher qu'on achète
Le laurier triomphal...

En même temps que celle de Jacques, l'autre voix, la petite voix délicate fine comme un rayon de lumière qui serait de la musique, a dit en tressaillant.

Les roses de la fête
Meurent avant le bal...

Tous ces mots, les deux voix les ont scandés ensemble ; ensemble, l'une grave, l'autre frêle, elles ont passionnément jeté chaque vers ; elles ont appuyé sur les notes sombres, vibré avec les notes claires ; et la grille, qui, toutes les nuits, écoute le concert des choses et les luttes des oiseaux, doit se figurer que c'est la fauvette et le rossignol chantant d'une même gorge.

Jacques a voulu continuer. Il est là, debout à côté de la grille, et c'est avec un frisson de tout l'être, avec sa frénésie d'artiste énérvé, qu'il entonne le troisième couplet. A chaque mot sa voix se fait plus profonde ; toutes les blessures anciennes, toutes les ambitions, toutes les amours, les fautes les larmes, les colères, les abandons, tout cela se fond en un attendrissement immense, tout cela se réunit dans le tressaillement de cette voix.

Je songe aux baisers tendres
Que tu m'aurais donnés...
Mon bonheur est en cendres,
Les lauriers sont fanés !

Cette fois, Jacques a chanté seul ; mais, lorsqu'il relève les yeux, la fenêtre est ouverte, quelqu'un regarde ; cela dure un quart de seconde ; l'écho des dernières notes n'est pas encore fondu dans l'air, que la fenêtre s'est de nouveau close. Maintenant sur la route tranquille, le crépuscule est tombé, tout à fait bleu ; au pied du mur, un ver-luisant s'allume ; la maison, la fenêtre, la grille, Jacques lui-même, tout reste immobile ; et, quand Jacques secoue son extase, huit heures sonnent au clocher de Chérisy. mais la cloche elle-même ne tinte pas comme à l'ordinaire ; on dirait qu'elle aussi chante les *Lauriers*, — et Jacques a eu beaucoup de peine à s'en aller de devant la grille.

XV

Pendant que Jacques, distrait, encore ravi, boude un peu à la soupe de maman Heurlin, et fredonne tout en mangeant, il y a quelqu'un qui n'a pas l'air bien heureux. Jacques ne s'en est pas aperçu ; mais, pas très loin de lui, dans le sentier d'en face la grille, sur la borne, quelqu'un était assis, — quelqu'un qui, bien souvent, s'assied à cette même place, et y rêve longtemps sans rien dire. Jean a tout entendu ; il a écouté ce duo d'un instant ; il l'a écouté en s'enfonçant les ongles dans les mains... Puis, à peine Jacques parti, le grand garçon a pris sa course ; il est entré chez lui, n'a pas trouvé le père, — et, silencieusement, à côté du foyer vide, il reste là, les yeux fixes, sans parler ni pleurer. En vain la vieille Lisbeth, — quelque chose comme une demi-mère toute craintive, — a voulu dérider les *gars* ; en vain, avec ses allures de furet, elle a erré dans la chambre, ouvert les armoires, remué les assiettes : Jean n'écoute pas. A lui aussi l'air des *Lauriers* est resté dans l'oreille ; lui aussi se rappelle ces deux voix un instant unies, mariées, fondues comme amoureusement ; il ne résonne point, ne se dit point que Jacques est presque un étranger, qu'il y a là simple hasard, surprise d'une minute : il est jaloux, et plus navré encore que jaloux. Avant d'être jaloux, il était navré déjà. Cette Suzanne, avec laquelle, tout petit, il a joué, il lui avait juré autrefois, — à dix ans, — qu'il l'épouserait. Suzanne avait juré aussi ; et cela c'était passé devant la ferme de Mathieu, comme on rentrait les foins... Maintenant, depuis des semaines, Suzanné ne regardait pas Jean... Le couvent, sans doute ! Et voilà que, par là-dessus, un autre était arrivé... Ah ! malheur de malheur ! — Et Jean reste là, sans force, sans résolution, se répétant les mêmes mots, et pleurant en lui-même. Ah ! si le temps avait pu ne pas marcher ! Les êtres qui vous aiment tout petits devraient rester petits à jamais ; on ferait mieux d'aimer une chose : au moins la chose ne changerait pas. Au lieu que Suzanne...

Et Jean tout courbé, s'est pris la tête à deux mains.

XVI

Tu peux te prendre la tête à deux mains, Jean ! Bien des choses se sont passées depuis un mois ; tu n'en connais pas la moitié, et ce que tu sais te mord bien féroce ment le cœur.

Suzanne n'est pas méchante pour toi ; cinq ou six fois tu l'as rencontrée, et toujours elle t'a dit un mot d'amitié ; elle n'est pas *fièrotte*, peut-être même qu'elle se rappelle encore ; seulement voilà, — tu n'as pas fait les *Lauriers*, toi !

Jacques a fait les *Lauriers*. Jacques aime-t-il Suzanne ? Cela, tu n'en sais rien. Et puis, là, vraiment, tu ne peux même pas haïr Jacques ; c'est ton aîné, un brave aîné tout affectueux, qui te plaisante, mais te serre les mains bien fort ; jadis, quand tu étais petit, qu'il était déjà un jeune homme, il t'a fait sauter sur ses genoux ; ah ! si tu lui avais parlé, la nuit où vous avez marché ensemble ! C'est un bon cœur, Jacques ; rien ne serait arrivé ; au lieu que maintenant... Ah ! vois-tu, mon pauvre Jean, c'est bien malheureux que tu n'aies su rien dire...

Sans doute, Jacques n'aime pas encore Suzanne. Tu lui demanderais, qu'il ne saurait pas te répondre ; ou plutôt il hausserait les épaules ; il te montrerait les deux ou trois rides de son front ; il te dirait seulement : " J'ai trente-deux ans, mon vieux..." Il croirait s'être expliqué.

Mais la jalousie est une devineresse de douleur. La jalousie y voit clair tout au profond des âmes, et Jean a beau se dire que Jacques est un vieux garçon, son cœur se soulève pour lui crier : " Prends garde ! " Prendre garde ! oui certes ; mais comment ? mais que faire ? Qu'est-ce qu'il empêcherait, lui ? Tout cela va sans qu'il y puisse rien. Un soir, Suzanne a ainsi chanté cet air ; un autre soir, sans se connaître, sans s'être parlé, ils l'ont chanté ensemble ; cela n'a pas recommencé... Seulement Jacques était à la messe, le dimanche suivant ; Seulement Jacques est arrivé à ce que Suzanne connût son histoire ; Suzanne sait, maintenant, que l'air des *Lauriers* est de Jacques, et que ce chanteur de la route a été célèbre à Paris. Peut-être qu'elle ne l'aime pas ; peut-être qu'en raisonnant, sa jeunesse toute blonde s'effraierait de ces trente-deux ans : mais Jacques a fait de belles choses, et l'admiration n'y voit pas très clair ; puis il parle bien ; et puis enfin,— ah ! pauvre Jean, va ! — Jean lui-même sait comme Jacques est bon : il y a encore un charme mystérieux dans la bonté. Voilà plus qu'il n'en faut pour troubler ce cœur de jeune fille, tout neuf et tout franc, tout large ouvert.

Suzanne est naïve, elle est pure et douce ; mais cela encore est une angouïse. Les autres femmes savent ce qu'elles sentent, ce qu'elles font, où elles vont, au lieu que cette naïveté, cette douceur, cette pureté caressante, ce sourire câlin, tout cela s'ignore et ignore la vie, s'éprend de grands enthousiasmes, tout cela sanglote à la douleur que les *Lauriers* révèlent, — et c'est son innocence même qui dictera à Suzanne les premiers mots de l'amour. Nul besoin qu'elle aime, — qu'elle aime du profond amour simple et passionné, qui peut durer toute la vie : l'enthousiasme a ses mirages d'attendrissement, et, mise en face d'un génie, au cœur ulcéré, toute jeune fille voudra se faire petite et tendre pour consoler ; elle se figurera le chérir, elle poursuivra ce rêve, — et malheur au pauvre garçon sans gloire sans belles paroles, sans art ni rien, malheur à lui !

Tout conspire contre Jean, tout. Si encore Suzanne le haïssait ! Le cœur de la jeune fille est prêt aux revirements brusques ; ne sachant jamais où elle va, elle peut aimer à nouveau, demain, ce qu'elle détestait hier. Mais non : elle ne hait pas, — elle oublie. Voilà des semaines qu'elle était indifférente, qu'elle avait l'air de ne plus penser à rien. A peine, une fois dans sa journée, songeait-elle à ce pauvre Jean. . . Maintenant elle a ressenti d'émotions que, sans doute, elle a prises pour des émotions d'art ; crépuscule odorant et silencieux, cloches tintantes, petits vers-luisants dans la mousse, rencontre mystérieuse, tout est réuni pour rendre inoubliable cette première soirée, ce duo de deux inconnus ; ensuite il s'est trouvé que ce passant est un grand artiste ; Suzanne a reçu presque en cachette, cet air des *Lauriers* transcrit par Jacques avec quelques mots de sa main ; elle l'admire comme un maître, et, à les voir tous deux, on dirait qu'il lui parle déjà comme son maître ; rien n'a été dit entre eux, rien d'amoureux, rien même de trop tendre . . . Mais enfonce toi les ongles dans la chair, mon pauvre Jean ! La parole de la femme peut être traînante et lasse, son cœur bondit, son imagination court, s'enfièvre, brûle ; elle lui dit " Monsieur " elle te dit " Jean " à toi, — mais il y a plus d'intimité dans ce : " Monsieur là que dans tous les petits noms de la terre ; quand ils sont tous les deux à causer, elle a beau se tenir droite, il a beau s'incliner avec respect, — elle lui parle comme en appuyant sa tête sur une épaule ; et, toute naïve, toute jeunette et pure comme elle l'est, elle lui dira un jour : " Je t'aime ", par simple distraction, comme : " Bonjour, monsieur " ou " Merci . . . "

Et regarde-les plutôt : est-ce que ce silence même n'est pas muet à la façon d'un baiser.

XVII

Le fait est que Suzanne et Jacques ont de longs, de très longs silences. Suzanne ne sait pas pourquoi elle se tait ; et ce doit être une des questions que, la nuit toute seule, elle se pose. Alors, sans doute, elle explique le silence par l'admiration, la timidité. Et puis, le lendemain, après une phrase banale, il y a de nouveau un silence pareil . . . Les mots refusent leur service ; le dialogue reste interrompu, il se poursuit sans syllabes ; et il faut quelque incident, — la voix de la bonne appelant Suzanne, un mendiant demandant l'aumône à la grille, un chien qui aboie, la cloche qui sonne, — pour que les syllabes se remettent bout à bout, comme engourdis.

" Vous aimez bien la musique, Mademoiselle ! "

Cela veut dire ; " Oh ! quel tressaillement vous m'avez donné, quand je vous ai entendu chanter mon air ! " Seulement, comme les usages, —

même à Chérisy, — se donnent à tâche d'éteindre toute flamme, le bel élan fougueux se traduit en cinq ou six mots bien plats.

“ Vous vivez ici presque toute seule... Comme vous devez vous ennuyer ! ”

Cela encore veut dire bien des choses ! Un peu de pitié, de la tendresse le désir d'entrer bien avant dans l'intimité de cette existence, une interrogation tout droit adressée non plus aux lèvres mais au cœur. Seulement pour répondre, le cœur ne peut se passer des lèvres ; et les lèvres traduisent si étrangement ce que le cœur dirait si bien ! Cette question toute simple a ému le cœur de Suzanne ; ainsi donc ce maître, ce grand artiste l'auteur des *Lauriers* s'intéresse au détail de sa toute petite vie monotone et si cachée ; elle voudrait lui crier mille choses ; elle ne trouve qu'une vague dénégation :

“ Mais non, Monsieur... Je vous assure... ”

Et c'est ainsi que nos lèvres traduisent notre cœur, déloyalement, déplorablement, — et toujours.

Pourtant Suzanne a pu prendre sur elle de raconter sa vie, cette vie sans histoire, avec le couvent, le cloître aux roses, les leçons de violon. Il n'y a que Jean qu'elle oublie. Ah ! le cœur de la femme ! Suzanne n'est rien pour Jacques ; mais elle se mordrait la langue plutôt que de lui parler du petit fiancé pour rire. Elle s'en excuse vis-à-vis d'elle-même... Après tout c'était peu important... Nul besoin de le dire... Des enfantillages... Et elle continue, entrant dans le menu de ses petites réflexions, de ses très naïves et très mélancoliques pensées et ici, par exemple, il n'y a plus de “ Mademoiselle ” ; je crois que Jacques a murmuré : “ Pauvre petite ! ”

— “ On ! c'est ça, monsieur Jacques... Voulez-vous m'appeler votre petite amie ? ”

Jacques sent le danger. A côté de cette fine tête blonde, Jacques est comme un vieux sergent qui a bien souvent vu le feu, et que la poudre a brûlé pas mal... Seulement, le jardin tranquille, l'air vague, la jeunesse même de Suzanne, tout l'invite à ces mots d'affection, — car, en lui-même Jacques parle d'“ affection ” encore. Puis il se rappelle les deux premières rides, les trente-deux ans ; c'est sa défense, c'est son excuse, cela suffirait à le sauver du feu, — comme si cela avait jamais empêché quelque chose ! Et Jacques a répondu, en serrant la main de Suzanne, une main un peu grasse et courte ;

“ Entendu... Je serai votre “ grand ami ”... ”

Et puis, comme par hasard, sans raison, Suzanne et Jacques ont rougi tous deux.

(A suivre)

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Specialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE
Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc.

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRÉ, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyé franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.